

LA MORT AUX CENTS VISAGES

PAR

MARGUERITE CANTIN

**PRÉSENTÉ À
LUC BUSSIÈRE**

**SOCI 390 6F
TRAVAIL DE RÉFLEXION (OPTION 2)**

LE COLLÈGE UNIVERSITAIRE DE HEARST

Novembre 2000

DEPART IMPRÉVU

Ernest est le dernier d'une famille de treize enfants. Né 5 mois après le décès de son père, il fut donc élevé par une mère courageuse, croyante, autoritaire. Chacun faisait sa part de travail sur la ferme familiale. À quinze ans, il était sur le marché du travail, fumait la cigarette comme tout bon travailleur.

Nous nous sommes mariés le 25 octobre 1950, avons élu domicile au Lac Ste Thérèse sur un lopin de terre de cent acres avec maison nouvellement construite. Son métier de briqueteur rapportait un salaire convenable. Nos deux premières-nées sont décédées à la naissance. Les huit garçons ont survécu. Intelligents, tapageurs, ils ont créé une âme dans cette maison qui les a vus pleurer, s'amuser, grandir, évoluer, s'entr'aider. Cinq d'entre eux ont élu domicile à Hearst et les environs. Les trois autres vivent en dehors de la ville: Ottawa et Waterloo.

À l'âge de la retraite, il abandonna son dur métier de briqueteur. Impuissant à refuser l'héritage des Cantin, l'emphysème faisait graduellement son ravage. Avec l'aide des garçons, il parvenait à entretenir la propriété. Un grand jardin l'occupait durant la belle saison. Sa capacité de travail diminuait graduellement: il perdait son entrain, son goût de vivre. À 73 ans, il faisait du diabète, de l'angine, de l'emphysème. On aurait dit que les forces lui manquaient pour combattre les contrariétés de la vie. À l'automne 95 et l'année suivante, quelques jours d'hospitalisation réajustèrent son diabète. Malgré ses fréquents maux de tête et douleurs à la poitrine, il pouvait fonctionner. Je le voyais vieillir sans penser à la mort. Nous n'en parlions pas: c'était si loin, si loin. Ernest arrivait à soixante et quinze ans, et j'ai pensé à mon père qui nous a quittés subitement à cet âge. Je l'avais laissé partir sans révolte. Pourtant, je n'étais pas prête au départ de mon mari.

Ce trois novembre, 1997, nous avons assisté à la messe dominicale. Tout semblait normal jusqu'au milieu de l'après-midi. Un mal de dos le faisait souffrir et "ce n'est pas comme d'habitude", m'a-t-il dit. Il voulut se reposer sans y parvenir: au souper, l'appétit n'y était pas. Retour dans sa chambre à coucher pour en ressortir presque aussitôt se disant très étourdi. J'ai voulu l'aider à s'asseoir sur une chaise: il a perdu l'équilibre et tomba sur le plancher. Pesant 180 livres, il était trop lourd pour moi. "Attends quelques minutes et je vais pouvoir me lever" a-t-il dit. Il refusa l'aide du voisin et la venue de l'ambulance. Nous étions seuls tous les deux. Mon impuissance commençait à m'inquiéter ainsi que son refus d'avoir du secours. Il parvint à s'asseoir. J'appelai mon fils qui demeure à deux

milles de chez-moi. Absence des parents: petit-fils de seize ans était seul à la maison. Mon calme ne m'a pas laissée. J'ai rejoint mon fils Denis à Hearst. Il est parti immédiatement avec Gaétan, sa femme Danielle. Sur ces entrefaites, ma petite-fille est arrivée. Dieu! que j'étais contente de voir quelqu'un. Ernest restait assis sur sa chaise, à demi-étourdi. Je ne sais trop ce qui s'est passé, mais quand les garçons sont arrivés, ils ont noté un grand changement dans son teint. "C'est l'hôpital tout de suite, papa." Pour moi, c'était une hospitalisation comme les années précédentes. Il lui a fallu de l'aide pour s'habiller, monter dans la voiture. L'un d'eux a averti l'urgence, de sorte que quand nous sommes arrivés à l'hôpital, le médecin l'attendait, dossier à la main. Ce fut l'examen de routine: coeur, poumons, diabète et la venue d'une technicienne pour prendre une radiographie. Les infirmières et le médecin ont été parfaits. Jamais ils n'ont manifesté de moments d'impatience. Nous étions six membres de la famille à ses côtés et les autorités n'ont rien dit. Le médecin ne comprenait pas son malaise. Et mon mari de dire: "on dirait que c'est vrai que je suis malade". Il fut donc hospitalisé avec l'intention de voir son médecin personnel le lendemain. Nous l'avons quitté en lui souhaitant bonne nuit et aurevoir. L'idée que je le voyais pour la dernière fois ne m'a même pas effleurée. J'ai laissé mon numéro de téléphone et celui de Denis, car j'avais une ligne à multiple abonnés.

Je suis donc retournée seule à la maison, ai fait la liste des articles à apporter le lendemain. Comme tous les soirs, j'ai prié avant le coucher. A 75 ans, on ne demande pas la guérison à Dieu, mais un soulagement. Je me souviens très bien d'avoir dit: "Seigneur, donne-nous la force de vivre ce que nous avons à vivre." La mort, bah! je n'y pensais même pas: c'était loin, loin. Il me semble avoir passé une bonne nuit. Le matin, la sonnerie du téléphone m'éveilla. Ma pensée est allée vers l'hôpital. Erreur de ma part: c'était pour le voisin. Mais pourquoi ne répondait-il pas? Je crois avoir entendu sonner quinze fois, puis arrêt. Une autre sonnerie: cette fois c'est pour moi. Vite, je décrochai et la voix de mon fils Denis me disait que le médecin voulait changer son père d'hôpital pour examen, qu'il ne comprenait pas son cas. L'infirmière avait essayé de me rejoindre sans succès. Maudite ligne rurale à multiple abonnés! "Il n'ira pas seul" lui ai-je répondu, "j'y vais tout de suite". Un autre appel de mon fils du Lac me dit qu'il arrêta de me prendre pour se rendre à l'hôpital. Je ne sais pourquoi, mais j'ai pris la feuille sur laquelle étaient inscrits les numéros de téléphone de mes enfants en dehors de la ville et l'ai

mise dans ma poche. Chemin faisant, je me disais qu'il ne partirait pas seul, que je l'accompagnerais. Je ne savais pas comment, mais je le suivrais.

En arrivant à l'hôpital, nous avons entendu le code bleu. Vite, nous nous sommes dirigés vers sa chambre. L'infirmière faisait sortir Denis et Gaétan pour donner les soins d'urgence à Ernest. Il était inconscient. Elle nous a conduits dans une salle, demandant d'attendre, qu'elle nous tiendrait au courant de son état. Je pense que mon cerveau a arrêté de fonctionner. Est-ce possible? Ça ne se peut pas ? Tout se bousculait dans ma tête. Les événements étaient tellement vite, tellement inattendus. Nous avons tous gardé notre calme. Quatre garçons y étaient ainsi que leur conjointe. L'infirmière est venue à quelques reprises dire que la pression baissait, le pouls devenait inexistant, puis ce fut la fin.

Ce qui s'est passé, c'est que vers 7 heures du matin, le médecin ne comprenant pas son cas décida de le transférer d'hôpital par ambulance aérienne. Ne me rejoignant pas par téléphone (ligne rurale occupée), l'infirmière a appelé Denis parce que la situation s'aggravait. La femme de Denis a averti les autres. Gaétan et Denis l'ont trouvé très calme. Il parlait normalement, leur a dit qu'il n'avait pas dormi de la nuit, que ce fut très long, mais peu de douleur. La possibilité de changer d'hôpital ne lui souriait guère. Après une dizaine de minutes, il demandait souvent à boire, a enlevé son masque d'oxygène parce qu'il étouffait, et suait abondamment. Le médecin a compris que son corps subissait un choc. Mais quoi? Une hémorragie? Il s'est agité; ses gestes ont diminué en fréquence et en intensité jusqu'à l'inconscience. C'était l'éclatement d'un anévrisme abdominal, donc la fin.

L'infirmière nous a conduits à sa chambre, puis s'est retirée. J'avais perdu la notion du temps. Quelle heure était-il? Peut-être 9 heures? Peu importe! Les enfants y étaient, muets, terrassés par les événements. J'avais le coeur en compote, incapable de parler, incapable de penser, les yeux rivés sur celui qui venait de mourir. J'ai demandé qu'on dise un "Notre Père". Ginette l'a récité. Gaétan a dit: "Partez en paix, papa, nous vous laissons aller." Je lui ai passé la main au visage, touché la sienne. Tout était inerte. Il fallait que je touche. Ma petite-fille est arrivée tout en larmes dans la chambre "Pourquoi

grand-papa, nous étions bien ensemble". C'était pourtant la réalité: la mort avait passé emmenant son seul grand-papa. Denis a dit: "Venez chez-moi". Quelques uns l'ont suivi. J'ai regardé autour de moi pour avoir une chaise: il n'y en avait pas. Je suis restée debout, lui tenant la main, les yeux dans le vide, sans penser, sans larmes. Je n'aurais pas voulu le laisser seul: je savais qu'il me voyait. Pourtant, j'ai dit: "Sortons:" Pas un de la famille n'a montré de la révolte, de la colère. Il est heureux, et n'a pas souffert, il n'a pas été malade longtemps. Est-ce que lui-même a pensé que la fin rôdait au-dessus de lui? Ses derniers moments ont été consacrés à essayer de respirer normalement comme il le faisait depuis quelques années. Repose en paix!

Restait la pénible tâche de l'annoncer. Les trois garçons en dehors de Hearst ont été rejoints immédiatement. Les enfants ont choisi d'avertir personnellement ses proches. Je note ici le manque de délicatesse d'une personne. Ne sachant rien, la soeur d'Ernest s'est rendue à sa séance de conditionnement physique quand une compagne a dit: "Ton frère est décédé, mes sympathies" et elle s'en est allée. Elle ne savait que penser. Gaétan et Danielle se sont montrés plus délicats. Un appel à ma soeur a suffi pour que les miens le sachent. La nouvelle se propage vite dans une petite ville comme Hearst où tous les gens se connaissent. A l'heure du dîner, une bénébole avait déjà apporté une marmite de soupe.

Les décisions se sont prises en famille. Aucun n'a cherché à dominer l'autre. Je l'ai beaucoup apprécié par la suite, car mon cerveau était à l'état neutre. J'agissais comme un robot qui sait ce qu'il a à faire. Mes sentiments étaient hors d'usage et je pense avoir oublié certains moments. Les enfants ont toujours gardé leur calme malgré leur peine, le choc qu'ils avaient subi. Ernest a toujours été bon pour eux et ils le lui rendaient.

Dans l'après-midi, nous sommes allés rencontrer l'entrepreneur des pompes funèbres. Nous étions 6; chacun avait droit à son opinion. On nous a présenté le contrat; services professionnels: tel montant, embaumement: tel montant, préparation du défunt: tel montant. C'était "business", et nous

n'en avions pas le goût. Nous ne voyions pas la nécessité de garder le corps plusieurs jours. Les funérailles furent donc fixées au mercredi. Ce fut une cérémonie traditionnelle; nous ne voyions pas l'importance de changer quoi que ce soit. Les enfants porteraient eux-mêmes leur père, les petits-enfants serviraient la messe, des neveux feraient les lectures. Nous étions d'accord pour abolir la coutume qui veut que la famille rende hommage au défunt après la cérémonie religieuse. L'officiant était le neveu d'Ernest, assisté de son neveu. C'est l'entrepreneur des pompes funèbres qui a proposé les heures d'ouverture du salon. Le rôle de la religion était d'une importance primordiale ainsi que les prières au salon. Nous étions libres d'agir à notre guise car le défunt n'avait manifesté aucun désir concernant ses funérailles.

Mardi midi, la famille était au complet pour la première visite au salon. Nous nous sentions anxieux, nerveux, vulnérables. Comment allions-nous réagir? C'était mon mari, le père de mes enfants qui était couché dans ce cercueil. Ma première réaction a été de parler de sa rencontre avec son père. Que s'est-il passé entre eux? De la joie, oui et je m'imaginai la partager avec eux. Le rendez-vous avec ses deux fillettes renfermait certainement un caractère spécial. C'était des retrouvailles. Je n'ai pensé qu'à lui et son bonheur. La réalité a vite fait surface. La perte que je subissais, l'ennui que j'aurais à surmonter me paraissaient une montagne. Le soir, le salon était ouvert au public. Cela m'a fait chaud au coeur de voir tant de personnes se déplacer. Pour ce qui concerne la nourriture, dans de telle circonstance, les gens de Hearst sont imbattables pour aider.

Réouverture du salon le lendemain à 2 heures. La famille désirait prendre des photos autour de leur père. A la première, les sourires étaient absents: la deuxième dépassait mes forces. Les écluses se sont ouvertes sous un flot de larmes. Quarante-sept ans de vie commune ne se brisent pas comme un fil. La fermeture du cercueil fut pénible: chacun a fait ses adieux d'une manière silencieuse ou verbale. Je sentais qu'une partie de moi-même s'en allait. Mais j'ai décidé de dire oui à la vie. Ernest sera plus heureux de me voir surmonter ces moments difficiles que de me voir pleurer sur mon sort. Le corbillard a transporté le corps à l'église pour les prières d'adieu. J'avais moi-même choisi les chants et les lectures. L'assistance était nombreuse. Après la cérémonie, je fus toute surprise de voir Denis

s'avancer pour dire quelques mots. J'ai pensé à l'éloge funèbre que nous avons décidé d'abolir. Les premières phrases m'ont vite rassurée et j'ai dû le relire pour bien comprendre. Voici ce qu'il a lu.

JE SUIS AU BORD DE LA MER,
UN BATEAU PRÉSENTE SES VOILES BLANCHES
À LA BRISE MATINALE ET
GAGNE LA PLEINE MER.
JE RESTE LÀ ET JE LE REGARDE JUSQU'À CE
QU'IL DISPARAISSE À L'HORIZON.
QUELQU'UN À MES COTÉS DIT:
"IL S'EN EST ALLÉ"

ALLÉ-OU?
LA PERTE DE VUE EST EN MOI, NON EN LUI.
JUSTE AU MOMENT OU QUELQU'UN DIT "IL S'EN
EST ALLÉ"; D'AUTRES ASSISTENT A SON
ARRIVÉE. DES VOIX PRENNENT LE RELAIS.
ELLES CRIENT JOYEUSEMENT
"LE VOILÀ!"

ET C'EST CELA MOURIR.

Mon esprit était trop embrouillé pour se souvenir de ce qui s'est passé au sortir de l'église. Je sais que le corbillard a amené le corps au charnier pour être enterré quand le fossoyeur sera prêt. Ce dernier avertit la famille et elle est libre d'aller au cimetière. Comme c'est la coutume à la paroisse de St Pie X, un souper a été servi pour la famille. J'aime bien ces rencontres lors d'un décès. Premièrement, c'est une marque de respect, et ceci ressert les liens entre les membres d'une même famille. Les

survivants se sentent appréciés, supportés, appuyés. Après les salutations et les remerciements d'usage, les gens ont repris le chemin de leur demeure. Pour nous, les proches, ce n'était pas fini.

Le lendemain, mes enfants se sont rencontrés chez--moi. L'un d'eux avait rêvé à son père et c'était un message de bien-être. Puisque les huit garçons étaient présents, le moment était bien choisi de faire le partage des biens personnels de leur père. Tout s'est déroulé dans l'harmonie. Et moi, j'ai pensé à Jésus quand ses bourreaux ont décidé de tirer au sort sa tunique. Un souvenir matériel se détériore, s'use, mais l'amour filial, la bonne entente, les moments agréables restent gravés dans la mémoire. La douleur s'atténue peut-être avec les années. C'est que les survivants s'organisent une vie qui leur convient. Le défunt continue à vivre à travers les siens par ses oeuvres. Chaque enfant hérite un trait particulier de ses parents. Puis ce fut une autre séparation, temporaire celle-là. Chacun a repris sa route sachant bien que ce ne sera plus jamais pareil. Personne n'a manifesté de révolte étant assuré que la meilleure part était accordée à leur père.

RÉFLEXION

Qu'a la mort de si terrifiant pour vouloir l'éloigner à tout prix? C'est la séparation du corps et de l'âme immortelle créé à l'image de Dieu. Le corps retourne à ses racines qu'est la terre et l'âme rejoint son Dieu, son créateur. Je suis croyante: je crois donc que la mort fait son oeuvre quand notre mission est accomplie. Il est difficile d'imaginer la vie de l'au-delà avec notre esprit humain. Tout doit être entouré d'amour, de tendresse, de compréhension. Chacun a la part de bonheur qui lui convient et n'en demande pas plus parce que complet. Félix Leclerc disait: c'est beau la mort, c'est plein de vie là-dedans. Pour la personne défunte, c'est le bonheur total. Notre désir de la retenir n'est-il pas égoïste? Nous sommes dans une société vieillissante, à la recherche de remède-miracle et dans la peur panique des maladies. Tout cherche à repousser la mort, à ne pas y penser. Pourquoi est-elle si terrifiante si elle apporte le bonheur éternel? Ce qui précède la mort est angoissant: la maladie, souffrance, dépendance. Tout cela fait peur. Ernest n'aimait pas entendre parler de la mort. Son testament était fait depuis plusieurs années. J'ai pris l'initiative d'acheter un terrain au cimetière et d'y installer le monument. Il n'a pas voulu le voir. Trois semaines avant son décès, j'ai insisté pour qu'il signe une procuration de santé. Si je sentais mes forces diminuer, ma santé défaillir, est-ce que j'accepterais la mort comme un mieux-être? La séparation avec les miens serait très cruelle. Terrifiante est la mort pour les vivants, bienfaitrice pour le défunt.

La famille, les visiteurs, la communauté ont tous manifesté un respect pour la personne décédée. J'avais choisi ses plus beaux vêtements, ceux qu'il ne portait qu'en de rares occasions. Nous avions la liberté de le regarder, de le toucher délicatement. Les prières au salon, la liturgie à l'église, les chants, les lectures appropriées reflétaient sa simplicité. Son nom revient souvent dans nos conversations; certaines anecdotes nous font sourire. Il continue à vivre dans les valeurs qu'il a transmises et l'éducation qu'il a donnée aux siens. Un grand nombre de visiteurs a payé des messes pour le repos de son âme. D'autres ont préféré apporter des fleurs ou faire un don à une association quelconque. La présence, la poignée de main, l'accolade apportent une chaleur humaine inestimable. Tout ceci est une marque d'affection et de respect.

MON VÉCU PERSONNEL

Les événements se sont déroulés tellement vite que garder son calme exigeait une grande force morale. Aucun membre de la famille était préparé et rien ne laissait présager un tel dénouement. Le sang-froid de chacun a circulé de l'un à l'autre comme un courant électrique. L'entraide des belles-filles et leur famille, la coopération et la sympathie des gens de la communauté ont fait que nous avons su nous prendre en main. En pensant à tout cela, aujourd'hui, je me dis qu'il ne faut jamais douter de sa capacité d'agir: les forces viennent au moment voulu. L'homme n'est pas fait pour vivre seul: il a besoin de l'autre pour évoluer.

Le soir où je me suis trouvée seule à la maison, je me suis parlée à moi-même. Premièrement, rester calme. En analysant ce départ imprévisible, c'était certainement ce qu'Ernest aurait voulu. Son esprit combatif était au point nul, la dépendance aux autres le répugnait. Je le sens heureux et je l'aime assez pour lui laisser son bonheur et je le lui dis souvent. Deuxièmement: penser à moi. J'ai une famille que j'aime et elle me le rend bien. Elle est prête à m'aider: à moi d'accepter son aide sans ambitionner. C'est aussi à moi de prendre les moyens pour être autonome.

Le plus difficile a été la vente de la propriété. J'y laissais quarante-huit ans de vie, les cris des enfants, leurs joies, leurs jeux, leurs pleurs, leurs réussites, leurs disputes, leur vie, quoi. En plus, notre vie de couple, nos bonheurs, nos malentendus, nos peines, nos inquiétudes. Je voyais tout cela dans chaque coin et recoin de la maison. L'appartement, quoique confortable, m'a paru terriblement froid. J'ai compris ce qu'est une maison sans âme. C'était donc à moi d'en créer une. J'ai reçu les enfants les uns après les autres. Le jour de l'an et Pâques ont été deux occasions pour réunir la famille. Les petits-enfants y ont laissé leurs cris, leur exubérance. Graduellement, les murs s'imprègnent du ton de voix de chacun et l'atmosphère respire les Cantin.

OBSERVATIONS SUR LES RITES FUNÉRAIRES

Les rites sont un ensemble d'actions collectives porteuses de symboles. Hanus dit que le rite est né pour servir l'homme dans certaines situations difficiles. Ce sont des actes qui naissent, vivent un certain temps, disparaissent pour en inventer d'autres selon le besoin, les circonstances, le siècle, les croyances.

L'accompagnement du mourant est un travail d'équipe. La chaleur humaine que se procurent entre eux les malades, les soignants, les visiteurs diminuent l'angoisse du moribond. Une présence calme son inquiétude, car il n'aime pas être seul. Il a besoin d'être rassuré et aidé dans son passage vers l'au-delà.

Pour l'individu, le rite lui permet d'entrer en contact avec ses émotions et de les exprimer pour s'en libérer. L'exposition et les visites au salon favorisent le détachement graduel de l'être aimé, et de le laisser partir en douceur. Une vie meilleure l'attend, pourquoi le retenir? Les proches se sentent supportés, compris, aimés. Ils savent bien qu'un jour ils devront reprendre goût à la vie.

En acceptant de s'entraider, la collectivité découvre de nouveaux liens et resserrent ceux déjà existants. La compréhension, l'aide de l'entourage, la présence humaine aident les endeuillés à réorganiser leur vie. Ils sentent le besoin de parler du disparu. À certains endroits, un animateur compétent organise des rencontres pour aider au travail de deuil. Mélanie Klein dit que toutes les fois qu'on vit l'expérience de la perte de la personne aimée amène la sensation de sa propre destruction. Voilà pourquoi l'endeuillé résiste au secours qui lui est offert.

Abolitions? Changements? Réajustements?

1. Un des moments difficiles a été l'attente pendant la réanimation. La famille est unanime à dire que nous aurions dû refuser et insister pour le laisser mourir avec les siens. Deux garçons étaient avec lui quand il est devenu inconscient: nous l'aurions accompagné jusqu'à la fin. J'aurais préféré qu'il se passe quelque chose. Il me semble que l'aumônier aurait du être présent.

2. Nous n'étions pas satisfaits, de notre visite à l'entrepreneur des pompes funèbres. C'était réellement "affaires" et nous étions tous sous l'effet d'un choc et d'émotions fortes. Je relis: services professionnels, embaumement, autres préparations, préparation et abri du défunt. Ce sont tous des synonymes et pourtant chaque mot renferme un déboursé. Je cherche une solution. Voilà quelques années, mon fils avait demanté à ce même entrepreneur d'ouvrir le salon 10 minutes avant l'heure fixée pour le public, parce qu'il s'inquiétait de la réaction de sa fillette de 3 ans devant le cercueil de sa mère. Il l'a fait sans riposter.

3. Au salon. Une place est assignée pour les proches du défunt. Ils sont tous placés en rang d'oignons pour recevoir les condoléances. Ce n'est pas une obligation: c'est une coutume. Je suggère que la famille se mêle comme bon lui semble aux visiteurs et que la poignée de main vienne du coeur. Souvent la personne défunte est connue des visiteurs, mais pas ses proches. Ceci crée parfois un certain malaise.